



**JONATHAN
KELLERMAN**
CRIME ET DÉLICE

SEUIL

CRIME ET DÉLICE

Jonathan Kellerman

**CRIME
ET DÉLICE**

r o m a n

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS)
PAR FRÉDÉRIC GRELLIER

ÉDITIONS DU SEUIL
57, rue Gaston-Tessier, Paris XIX^e

Titre original : *Motive*
Éditeur original : Ballantine Books, Random House, New York.
© 2015 by Jonathan Kellerman

ISBN : 978-2-021-30417-6

© Éditions du Seuil, 2019, pour la traduction française

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.355-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

À Faye, bien entendu

1

Mon meilleur ami, lieutenant à la brigade des homicides de Los Angeles, refuse de comptabiliser le nombre de meurtres sur lesquels il a enquêté. Selon lui : « La nostalgie, c'est bon pour les losers. » Je dirais qu'on doit approcher les trois cents. Accumulation nauséuse, où le tragique côtoie le banal. Une bagarre mortelle entre deux ivrognes, sous les encouragements de compagnons de beuverie ; un coup de feu ou de poignard malheureux qui vient conclure une dispute conjugale ; une rixe entre gangs rivaux, mettant aux prises des gamins à peine pubères, armés d'engins susceptibles de leur exploser entre les mains à tout instant, qui sèment la terreur à travers les vitres baissées de leurs vieilles guimbardes.

Quand une affaire sort du lot, Milo Sturgis vient frapper à ma porte ; mais pour le meurtre de Katherine Hennepin, il a tardé à m'en parler. Il s'est présenté chez moi un matin à neuf heures, vêtu d'un coupe-vent gris et d'un pantalon marron en acrylique d'un autre temps, son attaché-case vert olive à la main, le teint pâle, les traits tirés, ses cheveux noirs mal coiffés, la tête basse : il avait l'air d'un vieux rhinocéros défait par le mâle dominant.

– Bonjour docteur, marmonna-t-il.

Quand il me donne du « docteur », c'est le signe qu'il est abattu.

– Bonjour.

Il se rembrunit davantage et se dirigea d'un pas traînant vers la cuisine.

- Désolé, fit-il.
- Pourquoi ?
- Je t'apporte une affaire tiède et bien déprimante.

Il s'arrêta avant d'atteindre le frigo et se laissa tomber sur une chaise. Il se frotta le visage, fit claquer ses dents et, le regard fuyant, ouvrit l'attaché-case. Il en sortit un classeur bleu marine, semblable à tant d'autres que j'avais pu feuilleter. Le dossier *Hennepin, K. B.* avait été créé deux mois auparavant. Il soupira, détournant toujours le regard.

– Je me suis abstenu de t'embêter car ça me semblait évident. Surtout, ne te fie jamais à mes conseils boursiers.

Il patienta pendant que je lisais. Katherine Belle Hennepin, trente-trois ans, comptable dans un petit cabinet de Sherman Oaks, avait été retrouvée dans la chambre de son appartement de West L.A., étranglée et poignardée. Un agrandissement de la photo de son permis de conduire figurait au dossier. Visage fin aux traits délicats, encadré de cheveux mi-longs châtain clair, sourire gentil, taches de rousseur perceptibles malgré la mauvaise définition de l'image. Je croyais déceler une vague tristesse dans ses yeux, mais peut-être que j'étais influencé. La présence du cliché ne devait rien au hasard : Milo tenait à ce que je voie la victime comme une personne. La précaution valait également pour lui.

Les signes habituels de strangulation étaient visibles – peau rosie et marquée de pétéchies – mais il y avait moins d'écoulements de sang, d'éclaboussures ou de taches qu'on ne pouvait s'y attendre sur un corps ayant reçu trente-six coups de couteau, ce qui laissait penser que le meurtrier avait commencé par étrangler la victime. À en juger d'après les marques présentes sur la moquette, il l'avait agressée dans le couloir devant la cuisine, puis l'avait traînée jusqu'à la chambre où il l'avait allongée sur un grand lit, la tête relevée par un oreiller. Il l'avait recouverte de la tête aux pieds avec un plaid probablement trouvé dans un placard. Cette posture, les bras le long du corps et les jambes serrées l'une contre l'autre, évoquait un repos tranquille, si on faisait abstraction

du côté macabre de la scène. On ne trouvait aucune connotation sexuelle dans ce tableau ; d'ailleurs, l'autopsie avait confirmé qu'il n'y avait pas eu viol. Milo et son adjoint Sean Binchy avaient consciencieusement passé les lieux au crible, et n'avaient relevé aucun signe d'effraction.

Il n'avait pas échappé aux enquêteurs qu'un couteau avait disparu dans la cuisine : l'un des emplacements de l'étui de rangement d'un jeu de lames allemandes haut de gamme était vide. C'était la lame la plus impressionnante qui manquait, et ses dimensions correspondaient à la description de l'arme du crime qu'avait donnée le coroner. La fouille minutieuse de l'appartement et des bennes à ordures du voisinage n'avait pas permis de retrouver le couteau. Le quadrillage du quartier tranquille où Katherine Hennepin était locataire depuis deux ans n'avait rien donné non plus. Les empreintes relevées dans l'appartement étaient exclusivement celles de la jeune femme. Déconvenue supplémentaire : les analyses n'avaient pas décelé d'autre sang que le sien. Dans le cas d'un meurtre à l'arme blanche, il est assez fréquent que l'assassin se coupe, surtout s'il s'acharne sur sa victime, le manche ensanglanté devenant glissant. Malgré la violence manifeste de l'agression, il n'y avait eu aucune maladresse.

La page suivante du dossier était consacrée à plusieurs photos prises dans le coin repas attenant à la cuisine. Le couvert était mis pour deux. On voyait de la salade servie dans des coupelles, dont les analyses avaient révélé un assaisonnement à l'huile d'olive. Dans les assiettes, un filet de saumon était accompagné de riz pilaf et de haricots verts fins. Un bouquet décorait le centre de la table, à la droite duquel une bouteille de pinot noir sans prétention était débouchée. Les deux verres étaient pleins.

L'absence d'effraction, de viol et de cambriolage, le choix d'une arme à portée de main, l'acharnement post mortem, le soin mis à couvrir le corps : tout indiquait que le meurtrier connaissait la victime et avait agi sous l'emprise d'une colère foudroyante. Maureen et Ralph Gross, le couple

d'experts-comptables octogénaires qui employaient Katherine Hennepin, avaient confié à Milo que celle-ci avait eu une relation houleuse avec un cuisinier du nom de Darius Kleffer. Par définition, un garçon qui savait manier le couteau. Les Gross décrivaient Katherine comme une « jeune femme timide, gentille et charmante ». Ralph Gross qualifiait Kleffer de « vrai cinglé », avis que partageait son épouse. L'ex de Katherine s'était présenté au cabinet à deux reprises, passablement énervé. La première fois, il n'avait pas insisté quand les Gross l'avaient prié de s'en aller. La fois suivante, en revanche, il était resté planté devant Katherine, cherchant à la convaincre de le suivre. Les Gross avaient fini par appeler la police, mais le « fou furieux » avait filé avant leur arrivée. Si Kleffer n'avait pas de casier, il avait été conduit au poste à deux reprises après s'être battu avec d'autres clients dans des bars d'Hollywood. Cela n'avait donné lieu à aucune poursuite. Un garçon caractériel, capable de préparer un dîner romantique. Qui plus est, il était domicilié à North Hollywood, non loin du lieu du crime. Autant dire que l'affaire paraissait simple. Je comprenais mieux pourquoi Milo avait été certain de boucler le dossier rapidement. Il s'était rendu à l'appartement de Kleffer, mais celui-ci avait déménagé trois mois auparavant, sans laisser d'adresse. On avait recherché le suspect en vain pendant une semaine, confortant Milo dans ses soupçons. Puis les choses étaient soudain devenues plus complexes.

Je me levai et me servis mon troisième café de la journée. J'en avais pris deux avec Robin à six heures et demie, avant qu'elle ne se rende avec notre petite chienne Blanche dans son atelier à l'arrière de notre maison, où l'attendait une table d'harmonie en cours de fabrication. J'en proposai un à Milo.

- Non merci.
- On joue les abstinents ?
- Chez nous autres catholiques, l'expiation est dans les gènes.
- Quel est ton péché ?

- L'échec.
- J'aurais eu la même conviction que toi sur Hennepin.
- Peut-être.
- Et je suis d'accord avec ton interprétation des indices. Devant son silence, j'insistai :
- Tu peux battre ta coulpe tant que tu veux, Kleffer était le suspect parfait.
- Jusqu'à ce qu'il ne le soit plus.
- J'indiquai le classeur bleu.
- Il n'est pas précisé pourquoi tu l'as finalement écarté.
- Je ne me suis pas encore occupé de la paperasse, dit-il avec un sourire profondément triste. Mais OK, je te fais un résumé. Après tout, se confesser soulage l'âme. Donc, je cherche le type partout, que dalle ! Jusqu'à ce que son nom apparaisse dans Google, pour une vidéo dans laquelle il figurait. Le pilote de « Méga-Chef », une émission de télé-réalité qui n'a pas vu le jour finalement. Le lascar faisait partie de l'équipe d'un petit génie de la cuisine chinoise, étoilé au Michelin. Le tournage a eu lieu à Lower Manhattan, Kleffer résidait dans le coin depuis plusieurs mois. Je n'ai retrouvé aucune trace d'un billet d'avion à son nom au départ de New York, et rien non plus chez les loueurs de voitures. Il aurait pu emprunter celle d'un pote, mais je n'ai aucun élément en ce sens. J'ai envisagé la piste du train, sauf que la présence de Kleffer à New York est attestée pour toute la période allant de cinq jours avant le meurtre jusqu'à trois jours après. Le soir, il dormait à l'hôtel où logeaient les candidats. Une sorte de dortoir partagé avec trois concurrents qui ont confirmé tout ça, alors qu'ils ne pouvaient pas le sentir. L'alibi est corroboré par les producteurs et toutes les personnes à qui j'ai parlé. Le gars a un bataillon de témoins.
- Tu as pu interroger Kleffer ?
- Je lui ai laissé plusieurs messages... pas de réponse. Étonnant, n'est-ce pas ? Sa copine se fait trucider et le type n'en a rien à battre. Mais bon, à moins qu'il n'ait pu s'affranchir des lois de la physique, ce n'est pas lui.

– A-t-il des amis suspects ? Une relation basée à L.A. qui aurait pu lui rendre service ?

– J’y ai pensé, mais je n’ai pas déniché ce genre d’ami. Aucun ami tout court. Le garçon n’est pas franchement populaire.

– Un type désagréable et qui sait manier une lame. Tu as souvent vu trente-six coups de couteau sans le moindre faux geste ?

– Je sais, je sais. D’autres suggestions ?

– Même si Kleffer n’est pas le coupable, la scène de crime est riche d’enseignements.

– Elle connaissait son agresseur.

– Et s’apprêtait à dîner en sa compagnie. Sait-on si c’est elle qui a préparé le repas ?

– La cuisine était nickel, mais peut-être qu’on a fait le ménage. Tu penses qu’elle avait un faible pour les cuistots ? Qu’un autre cordon bleu colérique est venu remplacer Kleffer ?

– Ou simplement un homme qui épate les femmes grâce à ses talents culinaires. Si Katherine avait un nouveau mec, ça expliquerait que son ex vienne lui faire une scène à son travail.

– Un amant mystérieux. Pourtant, j’ai interrogé les voisins à plusieurs reprises et personne n’a évoqué un autre homme. Sean Binchy et moi avons passé l’appartement au peigne fin. Tu le connais, il ne laisse rien au hasard. Nous n’avons pas relevé le moindre signe de relation amoureuse.

– À quand remonte le dernier coup de fil ou échange de mails avec Kleffer ?

– Bien avant le meurtre. Il est installé à New York depuis six mois et ça faisait déjà un certain temps qu’ils ne se parlaient plus. Pas grand-chose à tirer des communications de la victime. Principalement des courriels à ses employeurs, à propos du boulot. Souvent le soir et le week-end. La pauvre fille était du genre dévoué. Ses patrons l’adoraient. Sinon, elle échangeait des nouvelles avec ses proches. Rien d’extraordinaire, les fêtes et les anniversaires. Une famille nombreuse

du Dakota du Sud. Les parents et les grands-parents sont encore vivants. Elle a aussi une arrière-grand-mère, cinq frères et sœurs et une tripotée de neveux et de nièces. Ils sont venus en nombre pour récupérer le corps et écouter ce que j'avais à leur dire. Dur, dur... Tous ces braves gens, très bien élevés, réunis dans la même pièce, et moi qui ne suis pas fichu de leur apprendre quoi que ce soit ! Ils ont réagi très courtoisement, ce qui a achevé de me déprimer.

Il fit mine d'asséner son poing sur le bureau, mais arrêta son geste au dernier moment et agita ses doigts.

– Tu as sans doute raison, il existe probablement un amant mystère... ou bien Kleffer a envoyé un pote pour la planter. Bien, fit-il en se levant. Merci pour le café.

– Tu n'en as pas pris.

– C'est l'intention qui compte.

Il déambula dans la cuisine, s'arrêta face à moi.

– Et si le repas n'était qu'une mise en scène post mortem ? Une plaisanterie tordue ?

J'y réfléchis un instant.

– Oui, pourquoi pas ? Si c'est effectivement Kleffer qui a commandité le meurtre, le simulacre de repas pourrait être une sorte de signature.

– « Tu ne veux plus passer à la casserole ? Je te réduis en chair à saucisse. »

– Tu as le sens de la formule !

Il se frotta les joues, comme s'il se débarbouillait le visage, se dirigea vers la cafetière, remplit une tasse, but une gorgée et vida le reste dans l'évier.

– Désolé, ton café n'y est pour rien. J'ai l'estomac sensible.

– Combien de « Je vous salue Marie » pour le gaspillage ?

– Au point où j'en suis... Comment va Robin ?

Sa question sonnait faux, il la posait par politesse.

– Très bien.

– Et le toutou ?

– Toujours aussi charmeuse. Comment va Rick ?

– Il doit supporter ma mauvaise humeur depuis que j'enquête sur Hennepin.

Il remit le classeur dans l'attaché-case, traversa le salon et s'immobilisa devant la porte d'entrée.

– J'aurais mieux fait de te consulter plus tôt. Je me demande bien ce qui m'a retenu.

– Je n'ai pas été d'un grand secours.

– Si tu avais vu la scène de crime...

– La solution ne m'aurait pas sauté aux yeux.

– Bref... à suivre.

– J'espère que ça finira par se débloquer.

Vœu pieux. Milo me rappela quinze jours plus tard pour m'informer que le dossier n'était plus une priorité. Pas le moindre indice pour relier Darius Kleffer au meurtre de Katherine Hennepin. Aucun autre suspect. Vingt jours s'écoulèrent avant qu'il ne me fasse à nouveau signe. Il semblait survolté au bout du fil.

– L'enquête Hennepin a progressé ?

– Non, une nouvelle affaire. Cette fois-ci, je t'implique d'entrée de jeu !

2

Le meurtre avait été commis au dernier niveau d'un parking souterrain, à Century City, Avenue of the Stars. L'immeuble, qui comptait seulement dix-sept étages, datait d'une époque où les promoteurs n'avaient pas encore su convaincre la commission d'urbanisme que d'authentiques gratte-ciel se justifiaient en zone sismique. Je m'y rendis en voiture, ce n'était pas très loin de mon domicile sur les hauteurs de Beverly Glen. Quand j'arrivai sur place, le cadavre était recouvert d'un drap blanc, les techniciens venaient de photographier la scène et terminaient de prélever des échantillons de sang. Le pilier à gauche de la Jaguar argentée de la victime était tacheté de sang. Une pochette en croco blanc et un trousseau de clés, dont l'une arborait le célèbre logo du fauve rugissant, reposaient à proximité du corps. Impossible de décrypter les multiples traces de pneus qui s'entrelaçaient sur le sol en béton. Les courbes visibles me semblaient sèches et anciennes. Pas la moindre tache d'huile récente, aucune marque de freinage ou d'embarquée.

Milo se tenait un peu à l'écart, vêtu d'un costume marron qu'il portait avec une fine cravate noire. Il avait enfilé des gants. Son portable collé à l'oreille, il agitait dans l'autre main un petit rectangle blanc. Des conduits en hauteur diffusaient un air glacial, on se serait cru dans une chambre froide. Ça empestait l'essence. Je patientai et Milo finit par raccrocher en acquiesçant aux propos de son interlocuteur.

Il s'approcha du corps, s'accroupit et rabattit délicatement le drap. *À moi l'honneur...*

La femme gisait sur le ventre. Sa coupe au carré bien dégagée sur la nuque – cheveux blonds coloration chène clair – mettait en valeur le cou gracile dont elle était certainement fière. Silhouette svelte et élancée, pas de blessure apparente côté dos. Elle portait un jean skinny aux coutures pailletées, une veste trois-quarts en cuir rouge et des escarpins blancs à talons. La jambe droite était repliée dans une posture peu naturelle, la chaussure en partie retirée laissait voir l'étiquette *Manolo Blahnik* à l'intérieur. Des reflets d'or et de platine scintillaient sur ses deux mains. L'oreille visible était ornée d'un large disque d'or rose serti de petits rubis.

Milo fit signe à un technicien au visage de lycéen introverti, le genre à être membre du club vidéaste :

- Vous permettez que je la retourne partiellement ?
- Les relevés sont terminés, on s'apprête à plier bagage.

En ce qui me concerne, vous pouvez y aller.

Comme s'il manipulait une figurine en sucre, Milo souleva le corps et me montra un visage ravissant en forme de cœur, les lèvres pulpeuses et la mâchoire élégante. Le maquillage était étudié, sans pour autant chercher à dissimuler les ridicules de la maturité. Je lui donnais une petite quarantaine. Une femme extrêmement bien conservée. Sous sa veste rouge, elle portait un chemisier de soie noire. Une chaîne en or, agrémentée de diamants carrés espacés de trois centimètres, encerclait son cou lisse. Comme une pierre ajoutée au bijou, il y avait un trou rouge dans le renforcement entre les deux clavicules. La joue gauche comptait elle aussi une plaie par balle, deux ou trois centimètres sous l'œil. L'impact avait figé le visage en une expression difficile à qualifier, mélange de confusion, de désarroi et de profonde stupeur. Les vagues traces de poudre autour des orifices laissaient penser que le meurtrier s'était tenu à moins d'un mètre. La mort avait dû survenir rapidement : une balle dans le cerveau, une autre dans la trachée. Probablement une arme de petit calibre,

à en juger d'après l'absence d'orifice de sortie à l'arrière du cou et du crâne. Du .22 ou du .25, deux munitions qui s'étaient baladées, déchiquetant les tissus.

– Les douilles ? demandai-je.

Milo fit non de la tête.

– S'il y en avait, elles ne sont plus là. En revanche, il y a toujours mille dollars en espèces dans la pochette, ainsi qu'une Rolex femme en panne. Peut-être prévoyait-elle de la mettre à réparer. Il y a aussi un tas de cartes Platinum et des bijoux. Tu en as vu assez ?

J'observai le visage un instant. Tant d'élégance réduite à néant...

– C'est bon, dis-je.

Il reposa le corps et remit le drap en place.

– Des impressions ?

– Son meurtrier l'a sans doute repérée et suivie à pied, à moins que tu n'aies relevé des traces de pneus encore fraîches qui m'auraient échappé.

– Non.

– Le parking compte combien de caméras ?

– Accroche-toi bien, pas une seule dans la zone de parking à proprement parler.

– Tu plaisantes ?

– J'aimerais bien. Il y en a une braquée sur chaque porte d'ascenseur, une pour l'entrée principale et deux autres pour les portes à l'avant et à l'arrière du bâtiment.

– Pourquoi aucune en sous-sol ?

– Bonne question.

– Qui l'a retrouvée ?

– Une femme qui venait récupérer sa voiture. La pauvre était vraiment secouée, j'ai dû attendre qu'elle soit calmée pour prendre sa déposition et il a même fallu que je manœuvre sa Mercedes. L'agitation était retombée à ton arrivée. L'attaque frontale, tu en penses quoi ?

– Il aurait été plus simple de l'abattre dans le dos, ce qui pourrait signifier que son agresseur tenait à être reconnu.

Ou bien il comptait la surprendre, mais elle a entendu ses pas et s'est retournée. La victime a un nom ?

Il me tendit le petit rectangle blanc que j'avais remarqué à mon arrivée. Un permis de conduire émis en Californie, au nom d'Ursula Corey, quarante-sept ans, cheveux blonds et yeux bleus, un mètre soixante-quinze, soixante kilos. Domiciliée à Calabasas.

– J'ai regardé où ça se situait, dit-il. Un coin prisé pour l'équitation, cohérent pour une dame qui avait des moyens.

– Sait-on ce qu'elle faisait par ici ?

– Je viens de l'apprendre. J'étais au téléphone avec son employée de maison. La *señora* Ursula avait rendez-vous avec son avocat. Elle n'a pas su me dire le nom exact, quelque chose commençant par F, peut-être Feldman ou Fellman. D'autres questions ? Sinon, je vais éplucher la liste des occupants de l'immeuble.

Le hall d'entrée était spacieux comme un terrain de basket. Granit gris et marbre brun, dix mètres sous plafond à caisson, lustre vénitien d'un diamètre impressionnant. Quatre ascenseurs de part et d'autre, un incessant va-et-vient de personnes en costume, en tailleur ou en tenue sobre et décontractée. Quelques mines graves, mais aussi cette vivacité propre à un lieu de travail, sourires, taquineries et démarche preste. Visiblement, la nouvelle du meurtre n'avait pas encore atteint le rez-de-chaussée. Ursula Corey était-elle d'humeur joyeuse quand elle avait pris l'ascenseur qui la menait vers son destin ?

La plupart des bureaux étaient loués par des cabinets d'avocats. Le reste par le genre de société où l'on brasse de l'argent pour le fun et pour le profit. La liste alphabétique comprenait plusieurs centaines d'avocats, peut-être même un millier. Les gens ont la manie des procès à L.A., sans doute pourrait-on peupler une ville entière rien qu'avec les juristes qui y travaillent. En revanche, seuls les masochistes s'engagent dans la police et se coltinent les sales besognes.

RÉALISATION : NORD COMPO À VILLENEUVE-D'ASCQ
IMPRESSION : CPI FRANCE
DÉPÔT LÉGAL : JUIN 2019, N° 130416 (XXXXXX)
IMPRIMÉ EN FRANCE